

Ces choses invisibles qui font la ville

Journée d'étude,

ens{ap}Lille

14 mai
2013



organisée par le séminaire de Master :
« Aspects de la représentation » à l'ens{ap}Lille
et la Communauté Urbaine de Lille.



Lille
ens{ap}
architecture & paysage

LACTH
LABORATOIRE / CONCEPTION / TERRITOIRE / HISTOIRE



Au cours de l'année universitaire 2012-2013, le séminaire de master « aspects de la représentation » organisé à l'École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Lille, s'est intéressé aux traces ancrées au fond des villes qui font la ville. Identifiées puis explorées à partir d'une approche sensible ou historique, ces manifestations ténues et quasiment imperceptibles peuvent alors constituer de puissants catalyseurs capables d'initier des renouveaux urbains.

Matinée, 10h-12h.

Introduction. Des ambitions imperceptibles.

Eric Monin, Maître-assistant ENSAP de Lille.

Les ténèbres de Paris

André Guillerme, Mathieu Fernandez, CNAM, Paris.

p.5

Faire voir l'invisible.

Louis Martin, Professeur UQAM, Montréal.

p.6

Présentation des travaux des étudiants du séminaire

Justine Arbeit, Anne Blangy, Jean-Benoît Cousin, Pauline Dancoine, Anaïs Dugouchet, Guillaume Rohart, Sophie Uran, Josselin Vamour, Raphaëlle Vanhoenacker.

Après-midi, 14h-17h30.

Depuis 50 ans, «ça» pousse le long des autoroutes.

Dans le rétroviseur, un bilan furtif sur un fragment du paysage urbain qui nous entoure et que nous ignorons : les plantations autoroutières

Denis Delbaere, Maître-assistant ENSAP de Lille.

p.8

Du reste urbain à la « trace-mémoire » : les hôtels meublés de Paris miroir de la ville vulnérable et des identités blessées.

Céline Barrère, Maître-assistante ENSAP de Lille.

p.9

L'odeur informe (PM)

Suzel Balez, Maître-assistante ENSA de Paris La Villette.

p.10

Pause, 16h-16h15

L'héritage invisible des années de la croissance

Richard Klein, Professeur ENSAP de Lille.

p.11

Cavalcade roubaisienne, 1903

Gilles Maury, Maître-assistant ENSAP de Lille.

p.12

Lieu d'errance des âmes fautives, l'invisible Purgatoire occupe les cavités suburbaines dont le tréfonds touche l'Enfer. Le *Mundus subterraneus* d'Athanase Kircher (1665) est le premier ouvrage qui rend visible les dessous de l'architecture urbaine. Les Lumières les éclairent, les inondent, les habillent de caves et de fosses. La première industrialisation y place ses métiers bruyants, énergiques, organiques, polluants ; la seconde y stocke les combustibles du confort, gare les hippomobiles... Le propos est de saisir et analyser la matérialisation de l'invisible parisien depuis trois siècles.

La découverte de la notion de nappe en 1741 matérialise les eaux souterraines. Celle de la finesse du relief urbain par Pierre-Simon Girard durant les années 1810 donne à celui-ci une épaisseur humaine et historique. Elle contribuera à la naissance de l'archéologie parisienne, développée par Théodore Vacquer durant la seconde moitié du siècle.

La frénésie urbanistique du XIXe siècle à Paris développe un besoin, des commandes et un accroissement des connaissances : les réseaux gravitaires des eaux, les aplanissements des percées, les excavations du métropolitain.

Ces découvertes nous ont légué des représentations, qui sont des états de la connaissance scientifique et de l'environnement lui-même. A ce titre, elles nourrissent à la fois l'histoire des techniques, mais aussi l'histoire d'un espace dont le sous-sol est une archive vivante et incontournable.

La recherche d'un ordre conceptuel invisible, sous-jacent à l'organisation spatiale de l'architecture et de la ville constitue une des caractéristiques communes de nombreux discours de la culture architecturale de la deuxième moitié du XXe siècle. Si on peut attribuer cette recherche à une réception enthousiaste du célèbre aphorisme de Le Corbusier « des yeux qui ne voient pas », elle répond cependant tout autant au réel vide théorique ressenti après la victoire du mouvement moderne. En effet, en faisant face à l'absence d'une théorie unifiée de l'architecture, la première génération à avoir appris les rudiments de l'architecture moderne sur les bancs d'école pendant les années 1950 a été confrontée à un dilemme : celui d'imiter le langage formel des maîtres ou d'inventer une « architecture autre » en imitant leur liberté créatrice. La dialectique héritée du mouvement moderne qui opposait le formalisme au fonctionnalisme, le monument à l'instrument, l'esthétique à l'éthique, depuis les années 1920 s'est alors radicalisée. À la définition traditionnelle de l'architecture comme discipline destinée à concevoir des objets de design, une nouvelle faction a revendiqué l'idée d'une anti-architecture émancipatrice faite de systèmes et de réseaux appropriables par les usagers.

Le parcours intellectuel de Melvin Charney s'inscrit totalement dans cette critique radicale de la profession et constitue, dans son ensemble, une véritable clé de lecture de cette période turbulente. Au cours des années 1960, Charney a d'abord cherché une alternative à l'architecture académique dans l'environnement bâti des traditions méditerranéennes anciennes et dans l'architecture urbaine de Montréal. Puis, à la fin de la décennie, il a spéculé sur l'apport de la technologie à la critique de la monumentalité traditionnelle. Au tournant des années 1970, Charney a opposé au mythe esthétique de l'architecture moderne une modernité « authentique » et populaire dont les constructions anonymes du Québec étaient les symboles. Graduellement, il a abandonné l'idée que la technologie pouvait libérer les usagers de l'architecture, et inspiré par Michel Foucault, il a commencé à produire des « monuments autres » en transformant le document d'architecture en monument. Ce faisant, Charney a déplacé la dialectique du monument et de l'instrument vers un autre lieu, celui d'une dialectique entre l'objet d'architecture et son image dans laquelle l'image médiatique de l'architecture acquiert la valeur monumentale traditionnellement réservée à l'objet. Par la monumentalisation de l'image, Charney a voulu rendre visible « l'image derrière l'image » et ainsi révéler le contenu mythologique de l'architecture qui nous entoure. Jusqu'à la réalisation en 1989 du jardin du Centre Canadien d'Architecture, il a pensé ses œuvres comme de véritables machines de lecture destinées à rendre manifeste l'inconscient collectif dont l'architecture est la trace la plus tangible.

Diplômé en architecture de l'Université de Montréal en 1983, Louis Martin complète une maîtrise en histoire, théorie et critique de l'architecture du Massachusetts Institute of Technology en 1988 avec un mémoire intitulé *Architectural Theory after 1968: A Comparative Study of the Theory and Work of Rem Koolhaas and Bernard Tschumi*. Il obtient son Ph. D. de Princeton University en 2002 avec une thèse intitulée *The Search for a Theory in Architecture: Anglo-American Debates, 1957-1976*.

Après avoir pratiqué l'architecture quelques années à Montréal, il accepte en 1997 un poste de conservateur en architecture contemporaine au département des dessins et estampes du Centre Canadien d'Architecture qu'il quitte en 2002 pour travailler à la division des projets urbains de la Ville de Montréal.

Il a enseigné à l'Université de Montréal, à l'University of Toronto et à McGill University avant d'obtenir un poste de professeur en histoire de l'architecture au département d'histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal en 2004.

Ses recherches portent sur la construction de la théorie architecturale contemporaine, notamment sur la manière dont la structure dialectique interne de la pensée architecturale est modifiée par l'apport de connaissances externes. Ses écrits ont été publiés dans plusieurs revues dont *Assemblage*, *Log*, *The Journal of the Society of Architectural Historians*, *Parachute*, *ARQ*, *Exposé*, *Les cahiers de la recherche architecturale et urbaine*.

À l'automne 2013, il publiera une anthologie des écrits de l'architecte et artiste montréalais Melvin Charney aux éditions McGill-Queen's University Press. Ce livre, qui comporte 40 chapitres et près de 350 images, rassemble la majeure partie des essais que Charney a publiés dans des livres et des revues entre 1960 et 1990 et révèle les idées qui ont nourri son architecture, son art et sa critique. Louis Martin est membre du Laboratoire d'étude de l'architecture potentielle (LEAP) de l'Université de Montréal.

**Depuis 50 ans, «ça» pousse le long des autoroutes.
Dans le rétroviseur, un bilan furtif sur un fragment du paysage urbain
qui nous entoure et que nous ignorons : les plantations autoroutières**

Denis Delbaere

Habiter la ville, c'est, chaque jour, la traverser de long en large, et sans cesse, depuis les habitacles de nos voitures ou les fauteuils des trains, laisser nos regards errer sur un environnement conçu pour et par l'infrastructure, un environnement fait de terre-pleins, d'accotements, de modelés de talus et de plantations auxquelles nous n'attribuons en général aucune qualité particulière. Ces plantations, pourtant, ont une histoire : elles sont l'une des productions les moins connues de la modernité urbaine, équivalent paysager des grands ensembles de logements et des grands équipements et infrastructures industrielles programmés par le Plan d'Aménagement National de 1950. Et cette production-ci a une particularité qui doit retenir notre intérêt : elle pousse. Depuis 50 ans, courageusement, les baliveaux se sont transformés en arbres adultes, si bien que ce que nous avons aujourd'hui sous les yeux, c'est, approximativement, ce que les ingénieurs, architectes et paysagistes des années 60 ont rêvé de voir, ce pour quoi ces projets ont été acceptés par leurs commanditaires. L'heure est au bilan, ou plutôt elle devrait l'être, car paradoxalement les services gestionnaires de ces plantations, le plus souvent, procèdent aujourd'hui à leur éradication.

Cette courte communication dressera un rapide état des lieux périodisé des plantations autoroutières de l'eurométropole lilloise.

Paysagiste DPLG (1993), titulaire d'une thèse de doctorat soutenue à l'EHESS (2004, directeur de thèse : Frédéric Pousin, architecte et linguiste) et portant sur les relations entre la pratique de la table rase en urbanisme et les formes de l'argumentation paysagère du projet, Denis Delbaere mène une triple activité de maître d'oeuvre (L'interlieu, Lille), d'enseignant (ENSAPL) et de chercheur (LACTH). Ses recherches sont axées sur la production des projets de paysage à grande échelle : planification régionale et métropolitaine, agro-urbanisme, construction des grandes infrastructures, écologie du paysage. Par une analyse à la fois historique et discursive de ces projets, il met en évidence l'émergence de formes et de méthodes nouvelles de production du paysage, peut-être plus à même de répondre aux problèmes environnementaux et sociétaux qui se posent à la ville contemporaine. Ses investigations prennent souvent la forme d'une archéologie des projets de paysage, qui ambitionne de contribuer à un renouveau de la critique de l'espace public.

**Du reste urbain à la « trace-mémoire » : les hôtels meublés de Paris
miroir de la ville vulnérable et des identités blessées.**

Céline Barrère

Premiers lieux d'accueil de l'étranger en ville, pris entre indifférence et scandalisation, les hôtels meublés constituent durablement une marge urbaine et sociale et un miroir des tensions et contradictions de notre société. Objets d'interventions publiques de réformation sociale ou laissés à leurs dynamiques propres d'obsolescence, dans ces lieux habités caractérisés par la banalité, la domination et l'extrême précarité du corps bâti comme du corps social, s'opposent deux logiques : l'effacement de la mémoire des cultures populaires et l'expression d'une urbanité dissidente et de processus de résistance au lissage urbain. A partir des récits et des silences de ces acteurs, ils s'affirment comme des « traces-mémoire » de l'expérience ordinaire de la migration et des vulnérabilités.

Céline Barrère est Maître-Assistante en sociologie-anthropologie à l'Ecole Nationale Supérieure d'architecture et de paysage de Lille, docteur en urbanisme et chercheuse à l'UMR LAVUE 7218. A partir d'une interrogation centrale sur les modes de mise en récits de la ville, ses recherches s'intéressent aux représentations des espaces bâtis, aux pratiques sociales et identitaires qui s'y rattachent ainsi qu'aux conflits de mémoire et aux acteurs du patrimoine urbain en Europe. Elle a publié, avec Claire Lévy-Vroélant, Hôtels meublés à Paris. Enquête sur une mémoire de l'immigration, Créaphis (2012).

L'odeur informe

Suzel Balez

L'odeur informe, elle vient souvent pallier certaines limites de la vue. Elle colore notre perception de la ville, jouant avec les paradoxes de nos habitudes odorisatrices dans l'espace privé. Ainsi « le propre », « le sale » fonctionnent sur des codifications différentes lorsque nous nous trouvons dans l'espace public et surtout, l'odeur brouille à chaque instant les limites de l'espace privé, de l'espace public, et même de l'espace intime.

Suzel Balez est architecte DPLG, exerce en libéral. Elle a mené sa thèse de doctorat sur la perception des ambiances olfactives architecturales et urbaines. Elle enseigne à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris La Villette.

L'héritage invisible des années de la croissance

Richard Klein

L'examen des architectures caractéristiques des années de la croissance économique à peine plus âgées d'une quarantaine d'années est soumis à une quasi absence de trace matérielle. Si le chercheur doit se contenter de sources documentaires et de représentations de ces architectures disparues ou méconnaissables, il peut également développer des stratégies afin de redonner à ces architectures leur visibilité culturelle ou matérielle. Cette visibilité retrouvée doit permettre de soumettre ces formes architecturales et urbaines à l'étude critique et à l'histoire plutôt qu'au jugement de l'évidence.

Richard Klein est architecte, docteur en histoire de l'art, Habilité à diriger les recherches. Il est professeur d'histoire de l'architecture et directeur du Lacth à l'Ensapl.

Cavalcade roubaisienne, 1903

Gilles Maury

En 1903, la ville de Roubaix organise une gigantesque « cavalcade », sorte de défilé carnavalesque thématique, afin de récolter des fonds pour le financement de la construction d'un nouvel hôpital.

La municipalité, voulant garder trace de cet événement, coordonna l'action de 31 photographes pour la publication d'un luxueux album. Les clichés racontent autant l'événement lui-même que la ville qu'il traverse, en donnant un portrait en creux, montrant aujourd'hui l'invisible : les traces (architecturales comme sociales) d'un âge d'or disparu. Une double archéologie est alors possible : celle de la Cavalcade et celle de la ville.

Gilles Maury est architecte, docteur en Histoire de l'Université de Versailles (2009). Maître-assistant à l'ENSAP Lille, il y enseigne depuis 2004. Il est par ailleurs vice-président de la Société d'Émulation de Roubaix, dont il dirige le magazine Gens & Pierres de Roubaix depuis 2009. Sa thèse, Le Château Vaissier, archéologies d'une demeure orientaliste, sera publié aux Éditions Picard en 2013.

Ces choses invisibles qui font la ville

